Ami du Clergé du 1er avril 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XXIII. Dimanche des Rameaux : Les abaissements du Christ, 97.
Notre-Dame de toute l'année. — V. N.-D. des Sept Douleurs (9 avril) : Mystère de la souffrance de Marie, 98.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire — XXXIV. Confession fréquente et progrès spirituel, 100.
Retraite mariale pour religieuses. — VIII. La Visitation et la charité pour le prochain, 102.
En lisant. — Aimer son temps, 104.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XXIII
Dimanche des Rameaux

LES ABAISSEMENTS DU CHRIST

Dieu tout-puissant et éternel, vous avez donné à tout le genre humain un modèle d'humilité dans l'Incarnation et la Passion de notre Sauveur ; faites, en votre bonté, que nous méritions de recueillir la leçon de sa patience et d'avoir part à sa Résurrection.

En bref : **Que la Passion du Sauveur nous instruise !**

Nous voici invités à suivre jour après jour le divin Maitre en proie à la douleur, aux humiliations, à la mort. L'Eglise s'inquiète du fruit que nos âmes doivent tirer de cet anniversaire tragique, nous fait demander la grâce d'imiter l'humilité et la patience du Christ, parfait modèle de toutes les vertus.

I. — *Jésus modèle d'humilité*

1. — **Notre besoin d'humilité.** L'orgueil est une des tendances les plus profondes de notre nature. Pascal l'a déjà noté : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat (= un valet d'armée), un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs » (Pensées, 150) ; et ailleurs : « Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente » (ibid., 148).

Que sera-ce, quand il s'agira d'avantages substantiels, de réussites dignes d'admiration ? Mais quelle que soit notre supériorité, c'est à Dieu qu'en doit revenir l'honneur : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu, demande S. Paul, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (I Cor., IV, 7).

Et si nous recevons tout de lui, ne nous donnons ni le ridicule de compter sur nous, ni l'odieux de travailler pour nous. « Faites tout pour la plus grande gloire de Dieu ». L'orgueilleux, plein de lui-même se prive de l'assistance divine. L'humble de cœur fait le vide dans son âme et ce vide appelle la grâce.

Ajoutons que c'est l'orgueil qui nous ferme à la pitié envers les autres et multiplie les brouilles et les inimitiés entre frères. Il est donc un des plus grands fléaux de l'humanité, et nous avons grand besoin de l'exemple de Jésus pour le combattre efficacement.

2. — **Comment le Christ nous enseigne l'humilité.**
— a) **Dans son Incarnation.** S. Paul nous fait mesurer en quelques mots les abaissements du Fils de Dieu, « né de la femme ». Il était, nous dit-il, de condition divine. Il avait donc droit à tout honneur, à toute gloire, comme son Père, dont il était l'égal en tout. Il pouvait, ajouterons-nous avec toute la Tradition, nous sauver à moindres frais. Pourtant il a été au plus coûteux : il s'est fait l'un de nous. Dès le moment même de l'Incarnation jusqu'à celui où il est sorti du tombeau à l'aurore de Pâques, sauf la furtive fulguration du Thabor, qui n'eut que 3 témoins, sauf ces miracles qui lui procurèrent plus de contestations et d'avanies que de gloire, il a vécu de la vie d'un ouvrier de village, à qui ni les humiliations et le mépris, ni les privations de la pauvreté n'ont été épargnés.

Avec sa gloire, il a sacrifié son indépendance. « **Il s'est fait obéissant** », non seulement à sa mère, l'admirable Vierge Marie, et à Joseph, le plus vertueux et le plus doux des hommes, mais aux autorités juives et romaines (cf. le didrachme (Mat., XVII, 23) et le tribut à César (XXII, 15-22).

A plus forte raison obéit-il à son Père. « C'est sa nourriture que de faire cette volonté sainte ». Il réalise à la perfection la prophétie qui l'a peint en traits saisissants comme le « Serviteur de Dieu », serviteur qui pousse l'obéissance jusqu'à la mort et à la plus cruelle et à la plus ignominieuse : celle qui est réservée aux criminels de bas étage : le crucifiement. Peut-on pousser plus avant l'amour de l'abjection ?

— b) **Dans sa Passion.** Le voyez-vous, celui qui est le « resplendissement de la gloire du Père », celui « en qui, par qui, pour qui tout a été créé », traîné d'un tribunal à l'autre, dénoncé comme un blasphémateur auprès des Juifs et comme un révolutionnaire devant Pilate, chargé de chaînes, livré à la risée des hommes de garde, qui en font un jouet, et, lui bandant les yeux, l'invitent à deviner qui d'entre eux l'a frappé ? Vraiment, c'est bien ce serviteur humble et doux qu'entrevit le grand prophète :

> Il n'avait ni grâce ni beauté pour attirer nos regards, et son aspect ne pouvait nous séduire... (Is., LIII, 2).

Est-ce donc ainsi que Jésus pense conquérir les peuples et accomplir la mission que le Père lui avait donnée ?

> Je vais faire de toi la lumière des nations
> pour répandre mon salut jusqu'au bout du monde.
> (Is., XLIX, 6).

Mais les vues de Dieu ne sont pas nos vues. C'est par tant d'humiliations qu'il expie ces fautes d'orgueil par lesquelles l'homme se ridiculise et se perd à jamais. De même, c'est par ses souffrances atroces qu'il expie une sensualité toujours plus insolente, toujours plus avilissante.

> C'est grâce à ses meurtrissures que nous avons été guéris. (Is., LIII, 5).

II. — *Comment le Christ nous apprend la patience*

« Obéissant jusqu'à la mort de la croix ». Vous l'avez suivi, durant la lecture de la Passion, dans cette obéissance qui nous sauve en le livrant à

mille maux ; et vous avez admiré la sérénité, la résignation, la force d'âme de Celui qui se livre comme le « mouton qu'on mène à la boucherie, comme une brebis muette aux mains du tondeur ». C'est à Gethsémani, c'est au prétoire, c'est sur le Golgotha que la parole de Jean-Baptiste prend toute sa force : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

1. — Au jardin des Oliviers. Il est écroulé à terre, baigné dans une sueur de sang, qui traduit la violence faite à sa nature par la vision et des tortures proches et de leur inefficacité devant l'obstination des pécheurs. L'ennui le submerge, la crainte agite tous ses membres ; enfin la tristesse le jette dans une langueur mortelle. « Je suis triste jusqu'à la mort ». Va-t-il se plaindre, victime écrasée par l'excès de ses maux ? Pas un mot. Pas un cri. Mais une prière qui nous déchire l'âme : « Mon Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi ! » A la troisième reprise, l'acceptation se fait jour, dans un murmure où passe tout son amour : « Mon Père, non pas ma volonté, mais la tienne ! »

2. — Second acte du drame : les jugements, ou plutôt les parodies de jugements qu'il subit. A leurs humiliations s'ajoutent d'abominables tortures :

« On le veut baiser (c'est Judas) il donne ses lèvres. On le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; flageller inhumainement, il tend les épaules... ; cette face,... qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille... On lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas, c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre.... Il faut lui mettre une couronne d'épines : il la reçoit. Hé, elle ne tient pas assez : il faut l'enfoncer à coups de bâtons : Frappez, voilà la tête !... » (Bossuet, *1er Sermon sur la Passion).*

3. — Enfin, troisième acte. Trois longues heures s'écoulent, durant lesquelles il est pendu à la croix, tout son corps tirant sur les plaies des poignets et des pieds, sa poitrine serrée dans un étau, sa tête prête à éclater sous les atroces pulsations d'un sang affolé. Et voici, ô douleur affreuse entre toutes, que la victime attend en vain une parole de consolation de son Père, à qui il s'offre en holocauste d'expiation. Celui que ce Père appelait « Mon Fils bien-aimé » est-il donc invisible, à travers la nuée épaisse qui voile le Calvaire ? Ah ! le Père ne le voit que trop ! Car ce Jésus « a été fait péché pour nous ». Tous nos crimes le recouvrent. Songez à toutes les ignominies de la chair, à toutes les révoltes de l'orgueil, à tous les sordides calculs de l'avarice, toutes les haines, tous les meurtres. Voilà les horreurs qui sont étalées sur sa chair innocente... « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Est-ce croyable ? Où donc s'était retirée la divinité du Verbe, pour que sa pauvre âme laissât percer un tel cri d'agonie ?

Sans doute, par un mystère qui nous confond, l'union du Fils avec le Père subsistait à la fine pointe de son âme. Le Père et le Fils avaient de toute éternité résolu de pousser jusqu'à cet excès la tendresse miséricordieuse qui est le dernier mot de la justice divine. « Il nous a aimés jusqu'à la dernière extrémité » (Jo., XIII, 1).

Et voilà pourquoi, en cet excès de douleurs, Jésus garde la maîtrise de lui-même. Ce cri n'est pas son dernier mot. Il ne fait que mettre en lumière une patience qui est une des plus précieuses leçons. Car voici le dernier sursaut de l'obéissance et de la confiance. Consultant du regard toutes ces prophéties qui avaient jalonné l'histoire d'Israël avec les expressions toujours plus claires de la volonté du Père, Jésus cherche si aucune n'a échappé à son obéissance. Vraiment, il n'en est pas une qui n'ait trouvé son accomplissement en sa personne et en sa vie. Alors, il en atteste son Père : « Tout est consommé ! » et, dans un suprême abandon : « Père, je remets mon âme entre vos mains... »

* *

Conclusion. — Qu'en pensons-nous, nous si sensibles à la moindre douleur, si soucieux d'épargner à notre corps la moindre égratignure, si facilement poussés à bout par la contrariété des événements ou par les manques d'égard ou de prévenance de nos semblables ? O Jésus, quelle insulte à votre patience que ces impatiences et ces exaspérations dont nos journées sont jalonnées ! Oublions-nous donc que c'est à nous, les pécheurs, à expier nos péchés ? Si le Sauveur a voulu payer pour nous une si forte rançon, ce n'est pas pour nous dispenser de payer notre dette de souffrances à la Justice divine. Si héroïque que soit la passion du Christ, il nous y a ménagé une place. Au lieu de nous plaindre quand l'épreuve nous assaille, ne devrions-nous pas plutôt remercier le Sauveur de nous avoir donné le moyen de lui témoigner notre amour comme il nous avait témoigné le sien, en joignant notre souffrance à la sienne ?

Et le Calvaire n'est qu'un début... Dans trois jours, Jésus sortira glorieux du tombeau. Et en lui, nous sommes déjà ressuscités et glorifiés. Si notre résurrection personnelle est retardée jusqu'au retour fulgurant du Christ, nous pouvons, dès à présent, trouver une résurrection spirituelle, dans le sacrement de Pénitence, qui reproduit la merveille de notre baptême. Et cette chair glorieuse, nous pouvons la recevoir dans l'Eucharistie. Etant de la sorte si intimement unis au Ressuscité, comment pourrions-nous douter de notre résurrection ? Que ces perspectives, si riches d'espérance, nous soutiennent durant notre pèlerinage terrestre. Grâce au Christ, notre souffrance est une garantie de la gloire future...

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

V

Notre-Dame des Sept Douleurs

(9 avril)

MYSTÈRE DE LA SOUFFRANCE DE MARIE

Le 2 janvier 1954, la colonie française à Rome effectuait sa première visite mariale à l'église Saint-Louis des Français, où l'on vénère une image de Notre-Dame des Sept Douleurs. S. Em. le card. Valerio Valeri, ancien Nonce apostolique en France, présidait le pèlerinage et y prit la parole. Nos Ambassadeurs près le Saint-Siège et près le Quirinal y participaient.

Ce pèlerinage à la Vierge des Douleurs entrait dans le programme des solennités de l'Année mariale ; et la fête de N.-D. des Sept Douleurs, est une des cinq dont le Pape a fait comme les jalons de l'Année, en les enrichissant d'indulgences. Mais pensons que ce mystère des douleurs de Marie nous ramène à son privilège d'Immaculée.

En effet, que la T. S. Vierge ait été préservée du péché originel, et pourtant que toute sa vie, tout particulièrement les jours de la passion de Jésus, ait été une vie d'indicibles souffrances, cela pose un *problème*. Sa solution nous aide à mieux comprendre le rôle corédempteur de Marie ; aussi apporte-t-elle par là une *leçon* à méditer afin que la souffrance des innocents et des justes ne nous soit pas scandale, mais au moins sujet de résignation aux desseins de la divine Providence.

I. — *Le problème*

Une question se pose tout de suite, quand on pense aux indicibles douleurs de la T. S. Vierge et au privilège de sa Conception immaculée.

D'après le Conc. de Trente (Sess. v, can. 1 ; Denz., n° 788), il est de foi que la mort est la conséquence du péché originel. Dieu créa l'homme à l'abri de la mort et c'est par le démon que la mort est entrée dans le monde (Sag., ii, 23-24). Et Dieu ne l'avait-il pas fait entendre quand il avait dit à Adam : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Gen., ii, 16). Ainsi, dans l'hypothèse de leur fidélité à Dieu, Adam et Eve et leur descendance seraient entrés dans la vie éternelle du ciel sans passer par la mort.

Aussi est-ce la pensée commune dans l'Eglise que sans le péché originel les hommes n'eussent connu également ni la souffrance ni les douleurs, mais auraient joui d'une perpétuelle félicité. Cette préservation de la souffrance semble bien une conséquence de leur préservation de la mort. Les peines et les souffrances d'ici-bas sont une suite du péché : « ...Le sol est maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre parce que c'est d'elle que tu as été pris, car tu es poussière et tu retourneras en poussière » (Gen., iii, 17-19).

Ainsi mort et souffrance sont le châtiment du péché originel. Sans lui elles n'auraient pas existé. Ces dons d'immortalité et d'impassibilité s'ajoutaient, par la largesse de Dieu, à la grâce sanctifiante dans laquelle il avait créé nos premiers parents.

Il semble donc que Marie, conçue sans le péché originel, aurait dû échapper aussi à ses conséquences jusque dans son cœur et dans son corps. Chez elle, point de péché originel ; chez elle, point de concupiscence qui est le foyer d'insurrection allumé par le péché dans notre volonté ; chez elle, point non plus, pense-t-on, ni la souffrance ni la mort qui sont la suite de ce même péché.

C'est si vrai que de savants théologiens estiment que la Ste Vierge n'est pas passée par la mort, mais elle est allée vivante, de son existence terrestre à sa vie glorieuse du ciel ; et Pie XII, en définissant le dogme de l'Assomption, a voulu laisser cette question en dehors de l'objet de notre foi ; il n'a parlé que de « la fin » de sa vie terrestre : « Marie, l'immaculée Mère de Dieu et toujours Vierge, *au terme de sa vie terrestre*, a été élevée corps et âme à la gloire du ciel. » Alors, comment expliquer que la vie de la T. S. Vierge ait été un martyre comme celle de son Fils, alors que son Immaculée Conception devait l'exempter de la souffrance ?

II. — *La solution*

La réponse nous est indiquée par la question elle-même telle que nous venons de la poser : *...comme celle de son Fils*. Le problème est le même que pour Jésus, son divin Fils. Et la solution est la même ; les deux mystères sont parallèles ; toute proportion gardée, celle de la créature au créateur, il faut dire de Marie ce que l'on a dit de Jésus.

Il est bien vrai qu'Adam et Eve, dans la justice originelle, avaient été exempts de toute douleur et de l'échéance de la mort par un privilège de Dieu qui s'ajoutait à celui de la grâce, et qu'ils ont perdu ce privilège par le péché. Il est bien vrai que si Jésus et Marie ont souffert ce ne peut être comme suite d'un péché qui ne les a jamais effleurés. S'ils ont souffert, c'est que par leur nature humaine, de soi sujette à la souffrance comme toute autre nature corporelle, ils pouvaient souffrir et qu'ils ont accepté, voulu, embrassé cette souffrance pour notre rédemption : *oblatus est quia ipse voluit* : « il s'est offert parce qu'il l'a voulu ».

Dans les desseins de son Père, Jésus est notre Rédempteur, mais notre rédempteur ni par son incarnation, ni par ses miracles, ni par ses prédications mais par ses souffrances et par sa mort, librement et amoureusement voulues, afin d'expier à notre place et de nous racheter. Dans ces mêmes desseins de Dieu, elle est « *son aide semblable à lui* », la nouvelle Eve près du nouvel Adam, la femme annoncée avec sa postérité dès le paradis terrestre après la chute afin de nous réconcilier avec Dieu. Et voilà pourquoi, comme son Fils et à son exemple N.-D. a accepté volontairement de souffrir, a uni sa compassion à la passion du Sauveur, a été la femme des douleurs à côté de l'homme des douleurs.

Comme déjà ce mystère de l'Immaculée Conception donne du prix au martyre de Marie ! Nous jugeons folie la conduite des saints qui courent après les croix, parce que nous pensons que c'est déjà beaucoup d'accepter avec résignation celles que la divine Providence met sur nos épaules. Avec plus d'élan d'amour qu'un S. André, la T. S. Vierge est allée au-devant de sa croix, non pas parce qu'elle avait à expier pour elle, mais afin d'être avec Jésus notre rédemption.

Et en même temps que ce privilège de l'Immaculée Conception nous révèle le pourquoi

de la souffrance de Marie, il nous aide à en mesurer moins mal « la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur », toutes ses dimensions. Parce que Immaculée, Marie a souffert plus que personne, plus que tous les autres saints, de ce plus grand des maux qu'est le péché. On lit dans la vie de certains saints que le péché les rendait malades, qu'ils en souffraient jusque dans leur corps, que cette vue aurait pu les faire mourir. Alors ne comprenons-nous pas que la Toute-Pure a souffert plus que quiconque du péché, de ce péché qui offense Dieu, qui a crucifié son Fils, qui tue les âmes : Dieu, Jésus, les hommes, les trois objets de son amour !

III. — *Sa leçon*

Il faudrait méditer longuement ces choses pour pénétrer un peu plus avant dans le mystère de N.-D. des Sept Douleurs. Mais il y a chose qui honorera plus encore que cette contemplation, la Vierge de la Compassion que nous fêtons aujourd'hui avec amour. Dégageons la leçon de ses douleurs pour la faire passer dans notre vie.

Cette leçon, c'est celle du mystère de la croix. Le mot est rigoureusement vrai : la croix est un *mystère.*

Et surtout la croix des justes, des innocents, des purs. Que les méchants soient châtiés, même si cela provoque notre pitié, nous ne pouvons faire autrement que de reconnaître que c'est justice, comme le bon larron sur la croix : « Pour nous c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes » (Luc, XXIII, 41). Mais la souffrance des innocents nous est un scandale, au point que certains s'en révoltent contre l'idée même de Dieu.

Elle nous est un scandale même chez les autres. Pourquoi tant d'injustices sur la terre ? Pourquoi la défaite des bons et le triomphe des méchants ? Pourquoi tant d'innocentes victimes depuis les Saints Innocents mis à mort par Hérode jusqu'à ces enfants écrasés sous les ruines des bombardements de la dernière guerre ?

Elle nous est un scandale en nous. Non peut-être que nous nous jugions sans péché, mais nous estimons que le châtiment dépasse la mesure. Et puis, nous pensions pouvoir compter sur la bonté et la miséricorde de Dieu.

Alors on entend ces réflexions qui seraient un blasphème si elles étaient raisonnées et conscientes : « S'il y avait un bon Dieu, il ne permettrait pas cela !... Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il me traite de la sorte ? Le bon Dieu ne devrait pas permettre cela... » Et humainement parlant, si on n'envisage pas les choses à la lumière de la foi, nous ne pouvons parler autrement. La croix reste « un scandale » et « une folie ».

Mais si notre regard se lève vers la croix de Jésus, la sainteté même, et vers les larmes de Marie, l'Immaculée, nous pouvons commencer de comprendre. Pas d'âmes plus justes et pourtant pas d'âmes plus souffrantes et plus meurtries. Pourquoi ? Parce qu'il faut que le sang innocent lave les souillures des autres et donne à la miséricorde de Dieu la possibilité de s'exercer.

Et si cette vue de la Mère des Douleurs, de la Toute-Pure au cœur transpercé de sept glaives, ne dissipe pas entièrement le mystère, elle fait descendre dans l'âme le calme nécessaire à la résignation à la volonté de Dieu. Bien plus, elle exalte les âmes généreuses, qui non seulement se soumettent mais s'estiment honorées que Dieu les associe à la bénie entre les femmes pour aider, avec elle et auprès d'elle, au salut du monde. La souffrance du juste n'est plus un scandale et un sujet de blasphème, mais l'occasion d'un plus grand acte d'amour, de celui qui offre sa vie pour ceux qu'on aime.

* *

Quand Jésus passa devant l'aveugle-né qu'il allait guérir, ses disciples lui demandèrent : « Maître, qui donc a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Et Jésus leur répondit : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jo., IX, 1-3).

Devant les douleurs de la Vierge Immaculée, ne nous étonnons pas, comme les disciples. Nous avons entendu la réponse de Jésus. Nous savons qu'à travers ses douleurs, comme à travers celles de Jésus, les « œuvres de Dieu ont été manifestées ».

Son œuvre du plus grand amour qu'il ait reçu d'une pure créature : cette offrande de toute sa vie, cette Toute-Pure, à la souffrance afin que toute gloire fût rendue au Père offensé et le salut donné à l'humanité pécheresse.

Son œuvre de miséricorde sur cette humanité, puisque c'est grâce aux larmes de Marie comme au sang de Jésus que les hommes ont obtenu leur pardon.

Son œuvre de sanctification et de perfection dans le monde, car si aujourd'hui nous disons *fiat* sous la croix ou même si les saints tendent les bras vers elle, c'est parce que l'exemple de la Mère douloureuse aide ses enfants à cet effort de résignation et d'amour.

Pour que se réalisent les intentions de l'Année mariale, le Pape nous demande d'unir la pénitence à la prière. Que N.-D. des Sept Douleurs nous porte à offrir à Dieu cette élémentaire pénitence : notre soumission à sa sainte volonté ! « Que votre volonté soit faite ! »

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXXIV

CONFESSION FRÉQUENTE ET PROGRÈS SPIRITUEL

Quand on représente le temple de Jérusalem, on place au milieu de ses vastes cours l'autel des holocaustes, sur lequel une part de la victime immolée était brûlée en l'honneur de Dieu. Ainsi doit être en notre cœur, au

centre de notre vie, la flamme du double amour de Dieu et du prochain, flamme montant vers Dieu, purifiant nos actions, faisant de notre existence une louange de gloire. La confession fréquente, nous allons le voir, est bien de nature à entretenir, avec la communion, ce feu divin que le Christ est venu apporter sur la terre.

I

L'homme est une perpétuelle contradiction : philosophes, théologiens, saints de tous ordres ont dit et expérimenté cette douloureuse contradiction ; et elle serait une énigme quasi insoluble sans l'explication du péché originel. Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, il l'a donc fait intelligent et libre et capable de grandes choses ; Dieu est esprit et il a ouvert notre esprit à la vérité ; Dieu est amour et il nous a fait capables d'aimer.

Mais le péché du premier couple humain, d'où est issue notre race, a renouvelé le geste des anges rebelles ; à sa manière, la désobéissance d'Adam et d'Eve a jeté à la face de Dieu le « *non serviam :* je n'obéirai pas » ; ce manque de confiance en la parole de Dieu, ce mépris des avertissements divins, ce refus de s'abaisser, c'est le péché d'orgueil ; c'est le drame de tout être intelligent et libre qui doit ou se soumettre spontanément et par amour ou rejeter toute autorité.

Et quand l'homme a refusé d'obéir, quand il s'est dressé en face de Dieu, le traitant en quelque sorte d'égal à égal, il s'est, peut-on dire, fait dieu lui-même mais du même coup il s'est enfermé dans sa petitesse et dans sa pauvreté. Il était fait pour Dieu et il a nié, il a rejeté Dieu ; il devait s'épanouir dans la connaissance et l'amour de Dieu, et il s'est fait lui-même son propre dieu ; et il est tombé ainsi dans l'égoïsme, rapportant tout à lui-même et n'aimant plus que lui ; si encore il s'aimait intelligemment ! Mais méconnaissant son âme et ses plus nobles aspirations il en vient vite à ne plus aimer que son corps et ses viles satisfactions. Et Dieu pourrait lui redire les paroles de l'Apocalypse : « Tu dis : je suis riche, j'ai acquis de grands biens, je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu et un malheureux, un misérable, pauvre, aveugle et nu » (III, 17).

De ce misérable état le baptême nous a tirés et nous a donné pour loi cette consigne divine : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et le prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu » (Luc, x, 27). Le baptême a fait plus : il a mis en nous une vertu surnaturelle, puisée au cœur de Dieu même et qu'on nomme la charité (Rom., v, 5). Et cette charité, brûlant dans le cœur d'un S. Paul, d'un Monsieur Vincent, d'un S. Bernard, d'un abbé Pierre, nous savons ce dont elle est capable.

Mais hélas ! il est facile, au commun des mortels surtout, de revenir à ses tristes origines, de retomber dans son vil égoïsme, d'aimer sa tranquillité et ses aises, sa petite vie paisible et sans histoire. Alors la flamme de l'amour tombe, on s'enlise dans la médiocrité, dans cet état si fréquent qu'on appelle la tiédeur et qui fait dire à l'ange de l'Apocalypse à l'endroit déjà cité plus haut : « Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche » (III, 15-16).

Le mal vient donc de cet égoïsme foncier, fruit du péché, qui sans cesse cherche sournoisement à reprendre ses droits ; et cela, en dépit de la vertu surnaturelle de charité et de ses suivantes : la foi, l'espérance et les autres vertus morales ; en dépit aussi des dons du St-Esprit, qui nous sont communiqués par la Confirmation avec une divine surabondance. C'est que, en face de ce cortège des vertus et des dons, au service de la charité, il y a comme rangée en bataille la troupe de nos multiples défauts tous ramifiés, comme on sait, aux sept péchés capitaux, ceux-ci eux-mêmes au service de l'égoïsme.

Cette double armée s'affronte perpétuellement en nous ; et quelle est au milieu de tout cela notre position ? Elle est, en tous cas, exactement à l'opposé de la neutralité, car dans un camp comme dans l'autre, il y a « nous » : nous, avec notre âme de baptisé devenus fils de Dieu, membres du corps mystique du Christ, héritiers du ciel ; et nous, avec notre corps et ses faiblesses et ses convoitises et ses passions. D'où cet écartèlement dramatique, pour celui du moins qui prend au sérieux la vie chrétienne et la religion. Car pour l'autre, celui qui se livre sans frein à ses passions, sans foi ni loi, il a tout simplement, par un affreux suicide, tué en lui l'homme surnaturel et toutes ses facultés et il a laissé le champ libre aux puissances du mal.

Et pourtant, entre ces deux extrêmes, il semble qu'on devrait placer la foule des chrétiens ordinaires, pour qui la religion ne revêt pas un caractère dramatique, et qui ne sont pas non plus des malhonnêtes et des vicieux. Mais alors, des neutres quand même ? Non pas, mais des êtres qui oscillent et qui vont de l'un à l'autre, de Dieu au démon, de la vertu au péché, qui s'essayent à établir entre les deux antagonistes une sorte de bienheureux équilibre, en s'inspirant, d'ailleurs, du milieu où ils vivent, adaptant leur religion et leur moralité aux coutumes et aux jugements de leur entourage. Des tièdes par conséquent.

Et tiède on peut le demeurer longtemps hélas ! même avec la confession fréquente, si elle est mal comprise et mal pratiquée. Mais si vraiment elle s'attaque aux défauts, surtout à l'aide de l'examen particulier, si elle s'attache à descendre dans le détail, à chercher les causes et à scruter les intentions, si elle entreprend un travail méthodique et persévérant, elle portera de rudes coups à l'égoïsme

et affaiblira ses effectifs ; du même coup les vertus grandiront autour de la charité en progrès.

On dira peut-être : ce travail peut être fait sans la confession. Des philosophes l'ont fait, des hommes droits, de riches natures le font tous les jours, et qui n'ont pas la foi ! Avouez pourtant qu'ils sont des exceptions ; et cela ne prouve pas l'inutilité de la confession ; pour les humbles mortels en effet, doués de bonne volonté mais non pas de dons exceptionnels, la voie droite est bien difficile : reste pour eux la confession qui, avec l'absolution du prêtre, et ses sages conseils et ses précieux encouragements remet l'âme dans le droit chemin, munie des forces nouvelles que lui donne la grâce du sacrement.

II

Je viens de le laisser entendre : dans cet antagonisme, il est deux manières de rompre l'équilibre des forces, l'une c'est d'affaiblir les effectifs de l'égoïsme en corrigeant les défauts, l'autre c'est d'augmenter ceux de la charité, en pratiquant les vertus. On dira : mais cela revient au même ; et en effet, c'est l'évidence. Pourtant, depuis toujours, les saints et les maîtres en spiritualité se sont classés dans deux catégories différentes ; alors par exemple qu'un S. Ignace, avec son tempérament de soldat, partait en guerre contre ses défauts sous l'étendard du Christ et fondait la Compagnie de Jésus, un S. François de Sales mettait l'accent sur l'Amour de Dieu, et sur la vie dévote, donc sur la pratique des vertus.

On dira encore : différents sont les chemins, mais le but et l'aboutissement est le même : Dieu. C'est évident et il ne saurait en être autrement, ou alors c'est qu'on aurait dévié de la vérité pour tomber dans l'hérésie. Pourtant ceci nous amène à deux réflexions qui ont leur utilité.

— La première est que, selon les tempéraments divers, les âmes peuvent s'orienter dans une voie ou dans l'autre, d'autant que si l'aboutissement est le même, différent peut être le point de départ : une âme très imparfaite peut être attirée par la sage modération d'un S. François de Sales (qui n'est pour autant ni mièvre, ni faible : l'âme si elle se méprenait au début, s'en rendra compte par la suite) ; et telle autre, au contraire, touchée par la grâce, soulevée de dégoût pour ses péchés pourra s'enthousiasmer pour la lutte.

— Seconde réflexion se rapportant plus spécialement au sacrement de pénitence et à son bon usage. Trop de pénitents ne voient dans l'absolution sacramentelle que le côté pardon : les fautes sont effacées, Dieu a rendu son amitié, la voie est de nouveau ouverte vers le ciel. Parabole de l'enfant prodigue : accueil tendre et miséricordieux, joie du père qui a retrouvé son fils, fête de famille. Mais qui pense aux lendemains ? La fête finie, il fallait se remettre au travail ; il y a tout lieu de penser que les sentiments du fils étant sincères, qu'il avait hâte de prouver sa sincérité et de se réhabiliter ; et qu'il eut à cœur d'aimer beaucoup parce qu'il lui avait été beaucoup pardonné.

Mais le pécheur qui sort du confessionnal a-t-il bien toujours ce sentiment d'un engagement, cette flamme d'amour qui doit le rendre d'autant plus attentionné et fidèle qu'il a davantage meurtri le cœur de son Père ? Il ne sera certes pas mauvais, — nous y reviendrons d'ailleurs, — que le confesseur oriente l'âme de son pénitent vers cet amour généreux, attentif et dévoué.

Nous reviendrons aussi sur un autre sujet à propos des péchés d'omission, mais déjà il convient de signaler une certaine déformation des consciences pouvant naître d'un imparfait usage de la confession : la méconnaissance du devoir positif, la conviction d'une âme qui se sentirait en paix si elle n'a pas de médisance, calomnie, ou torts faits au prochain, même si elle était restée murée dans son paresseux égoïsme.

Le bon usage de la confession fréquente peut conduire, ainsi, une âme à un épanouissement des vertus chrétiennes dans une claire conscience de ses responsabilités et un rayonnement de charité, rayonnement aimable, on dirait à l'échelle humaine, dont notre monde a incontestablement besoin.

* *

J'ai parlé plus haut de « rompre l'équilibre des forces en présence » ; mais n'est-ce pas dangereux ? D'une certaine manière, d'accord ; comme il est dangereux de quitter ses pantoufles, de chausser ses souliers et de partir dans la neige et le froid, à l'assaut des montagnes. Mais si c'est sous la conduite d'un guide expérimenté et sûr, cela peut se faire avec une joie exaltante par un exercice éminemment salutaire dans l'air pur des hauteurs et la conquête des cimes : ainsi du progrès spirituel par la confession fréquente.

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

VIII

LA VISITATION ET LA CHARITÉ POUR LE PROCHAIN

Les lieux et les personnes. — Actuellement, le pèlerin fait le voyage de Nazareth à Jérusalem en auto, par la route goudronnée construite durant l'occupation anglaise. Il éprouve une certaine honte dans ce confort : il voudrait pouvoir faire le chemin à pied, comme la jeune Vierge. Mais quelle émotion en se rappelant qu'elle est passée là ! Parfois la route fait un détour, pour éviter une pente trop raide. Mais c'est précisément dans ce sentier rocailleux et direct qu'on s'imagine la voir, gracieuse, recueillie, fervente : n'y est-elle pas réellement passée, sur ces mêmes pierres usées par les siècles ?

Et quelle impression à Aïn-Karim, au lieu

où elle prononça son *Magnificat !* De tels sentiments sont ineffables, mais la méditation du Rosaire permet d'y participer d'une certaine façon : n'est-ce pas l'amour qui établit le plus réel contact avec les personnes et les choses ? Un incrédule restera froid à Nazareth ou à Lourdes, mais le fidèle fervent s'y croit au paradis.

Pénétrons-nous donc des enseignements que nous donne Marie à cette occasion. Elle nous apprend que la charité est humble, empressée, surnaturelle et sanctifiante.

I. — *La charité est humble*

A première vue, cette affirmation peut paraître paradoxale : comment l'orgueil peut-il être un obstacle au dévouement ? N'est-il pas au contraire souvent un stimulant ? Combien de personnes se dévouent par vaine gloire, ou simplement pour la gloire tout court ? Oui, mais ce genre de dévouement ne va pas très loin : il est sujet à mille épreuves qui ne tarderont pas à paraître insurmontables. Il est restreint aux occasions qui favorisent l'orgueil, et ne peut surmonter la contradiction, l'ingratitude ou la critique. En maintes circonstances il préfère capituler que de passer par la petite humiliation nécessaire.

C'est à chacun de s'examiner selon sa condition, son milieu, ses occupations. Mais une enquête loyale révélera à coup sûr que l'orgueil est le grand obstacle à la charité pour le prochain. S. Paul nous le dit implicitement dans sa fameuse description de la charité (I Cor., XIII). La plupart des caractères qu'il attribue à la vraie charité tiennent de plus ou moins près à l'humilité :

> « La charité est *patiente*. La charité est *bonne*. La charité n'est *pas envieuse*, ni *glorieuse*, ni *orgueilleuse*. Elle n'est pas malhonnête, elle ne *cherche pas son avantage*, elle ne *s'irrite pas*, elle ne garde *pas rancune* du mal. Elle ne prend *pas plaisir à l'injustice* mais elle se réjouit de la vérité. Elle *excuse tout*, elle *croit tout*, elle *espère tout*, elle *supporte tout* » (ỳ 4 à 7).

Pensez aussi à l'humilité de N.-S. quand il lave les pieds de ses disciples le soir du Jeudi Saint : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir » (Mt., XX, 28).

Or Marie rend des services analogues à sa cousine pendant trois mois : elle s'occupe du ménage, des soins de santé, et ne retourne chez elle que quand Elisabeth peut s'occuper toute seule du petit Jean. Et cependant elle est la Mère du Messie ; elle est la femme vers laquelle convergent les vœux des générations passées. Elle serait donc en droit de rester dans sa chère solitude, plutôt que de condescendre à ces modestes services. Mais elle est humble. Elle n'a aucun retour d'amour-propre. La pensée de sa dignité ne sert qu'à lui faire dire *Magnificat*, Gloire à Dieu seul ! Et cela ne l'empêche pas d'agir avec tout le dévouement que requiert la situation.

Quelle leçon, et quel sujet d'examens multiples sur notre conduite personnelle !

II. — *La charité est empressée*

Marie fait son voyage « *en hâte* ». Telle que nous la connaissons par l'Evangile et la théologie, cela ne veut sûrement pas dire qu'elle a mis dans sa démarche un énervement fiévreux. Elle se possédait trop bien, elle était trop équilibrée pour cela. A-t-elle même cherché à gagner du temps, comme le P. de Foucauld qui, en 1897, faisait le même trajet en deux jours au lieu de quatre, et trouvait même la force de rester à jeun jusqu'à 19 h. 30 pour communier à Naplouse ? C'est peu probable. Elle a sans doute voulu dire par là (car n'est-ce pas elle qui a renseigné S. Luc ?) qu'elle ne s'attarda pas en route, à la manière orientale, chez les parents ou connaissances qu'elle pouvait rencontrer. Ce trait n'en est pas moins évocateur, et nous révèle une jeune femme alerte, habile, qui ne perd pas son temps, et va droit devant elle. C'était sans doute sa manière de faire habituelle, dans ses occupations de ménage. Elle devait y mettre encore plus de cœur en cette occasion, où le prochain était en cause. N'était-ce pas une loi importante de l'A. T. ?

> « Toute créature vivante aime son semblable, et tout homme son prochain » (Eccl., XIII, 15).
>
> « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lév., XIX, 18).
>
> « Pratiquez bonté et compassion, chacun envers son frère » (Zac., VII, 9).
>
> « Voyez qu'il est bon, qu'il est doux, d'habiter en frères, tous ensemble » (Ps. CXXXIII, 1).

Elle connaissait tous ces textes, et d'autres qu'elle repassait souvent dans sa mémoire fidèle, et elle en imprégnait sa conduite, préludant ainsi à la grande loi de charité du N. T., car dit S. Ambroise, « la charité suscitée dans l'A. T. fut ressuscitée dans le Nouveau ».

Voyez si votre charité pour le prochain est aussi empressée que celle de la Vierge Marie. Rappelez-vous les textes innombrables de l'Evangile et des apôtres, et prenez au cours de cette retraite la résolution d'être dévouées et empressées, en toute discrétion, auprès du prochain. « Pour soigner les malades, disait S. Paul de la Croix, il faut être une mère ou un saint ». On peut en dire autant de beaucoup d'autres activités. C'est la sainteté qui vous donnera un cœur de mère dans vos actes de dévouement.

III. — *La charité est surnaturelle*

En cela encore, Marie nous donne l'exemple, en ce mystère de la Visitation. Elle porte en elle le Verbe incarné. Elle est l'ostensoir vivant qui s'avance sur les chemins de Palestine, entouré d'une procession d'anges invisibles. Il est hors de doute que son divin Fils est l'objet de toutes ses pensées et de tout son amour.

Certes, elle doit bien alimenter son oraison continuelle au souvenir des récits bibliques évoqués par les lieux qu'elle traverse ou qu'elle aperçoit à l'horizon : les montagnes de Gelboë, où sont tombés les braves d'Israël, la montée de Bethoron, où le Seigneur dispersa